

L'âge mineur

Suzanne Jacob

Numéro 308, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jacob, S. (2015). L'âge mineur. *Liberté*, (308), 6–7.

L'âge mineur

L'amour au temps du juridique.

JE VOULAIS aborder la question du consentement réciproque dans le respect mutuel à une relation sexuelle avec signature. Le bruit courait que la Californie, entre autres avant-gardes, songeait à adopter une loi qui exigerait la signature des partenaires avant le passage à l'acte sexuel génital. Premièrement, je cherchais à déterminer scientifiquement le début d'une relation sexuelle, surtout quand elle est virtuelle, quand elle germe et s'écot, par exemple, au téléphone et quand il y a coït, saillie, embouquement, emboîtement, copulation, accouplement téléphonique et, de plus, entre quels *genders*? Ou même tout bêtement au restaurant, quand un genou vous frôle sous la table, signer? Deuxièmement, la question de la signature me turlupinait. Je me demandais si une signature par téléphone intelligent serait valide. Je me demandais si les analphabètes allaient pouvoir se faire reconnaître par une croix. J'ai demandé à mon dépanneur chinois d'apposer sa signature en chinois sur mon journal. C'était juste pour voir. Il a été prudent. Il a refusé. Il lit les journaux lui aussi. Et quand le caissier m'a glissé le bordereau, j'ai contrefait ma signature (main gauche), qu'est-ce qu'on sait? Et si je découvrais qu'il (le partenaire) souffre de phimosis, est-ce que ma signature serait toujours valide? Autrement dit, une fois signé le document, si je découvre qu'elle (la partenaire) souffre d'algopareunie, qu'est-ce que je dois honorer? La douleur ou la signature?

Mais pendant que je réfléchissais, les séminaires, les colloques, les parutions, les aveux sur le thème se sont multipliés, la rougeole s'est mise à progresser à Niagara, l'érection du Phare de Québec est venue transpercer l'hymen céleste de Sainte-Foy : j'ai laissé tomber. Pourtant, on avait pris quelques notes, Doris-Elle et moi, sur l'infantilisation insidieuse des partenaires citoyennes, sur la contamination de la « minorisation ». Non pas victime, non. Pire, indémodables *mineur-e-s*. On convenait, elle et moi, qu'on était d'une autre époque, d'une époque révolue où on assumait, à partir du moment où on quittait la maison familiale, le caractère imprévisible de notre vie de *majeures*.

« *Enfin majeure!* » En quelque sorte, sans avoir suivi de cours spécifiques sur les risques de viol et d'incendie, de panne de moteur et d'extrémisme violent (nous ignorions, bêtement, qu'il y avait de doux extrémismes), nous foncions vers *vivre* en sachant que nous prenions ce risque-là, de vivre et de mourir au nom du désir de vivre. Nos copines, les unes après les autres, étaient vraiment désolées d'avoir couché avec nos maris. Simplement, ils les avaient fait boire. Nous, on disait : « Au biberon? — Pardon? — Il te faisait boire au biberon? » L'infantilisation avait donc déjà commencé? Se poursuivait? Se poursuit : bien sûr que c'est au biberon qu'on nous fait avaler qu'il y a des extrémismes doux, des sadiques irrésistibles. Aussi irrésistibles que nos parents. Non, je ne l'aborderai pas, la question du consentement mutuel, parce que j'ai déjà été enfant, j'ai déjà été une enfant soumise au sadisme des parents, des éducateurs(trices). On a tous pris assez d'expérience de l'affaire sadomaso dans l'enfance, je ne vois pas pourquoi on courrait après quarante-sept nuances de cette quinquillerie alors qu'il y a cette infantilisation galopante, cette minorisation extrême qui menace de ne pas trouver son vaccin. Je suis pour l'armement. Qu'on s'arme, femmes, hommes, *genders*, et qu'on cesse de tirer les larmes parce qu'on s'est fait tirer les cheveux dans le taxi. Qu'on descende des talons

C'est au biberon
qu'on nous fait
avalier qu'il y a
des extrémismes
doux, des sadiques
irrésistibles.

hauts. Les escarpins sont des armes redoutables quand tu sais te servir de leurs aiguilles (viser les yeux). « Tais-toi, Suzanne, tu vas devoir suivre un processus de déradicalisation. — Oh, que j'ai peur! Dans les prisons de monsieur Harper? Attends-moi, je vais boire un coup, attends-moi, attends-moi! Je ne veux pas continuer seule, attends-moi! »

En attendant seule puisque ma copine était déjà engagée dans un processus d'initiation à l'accompagnement des abusé(e)s, 82% des citoyens et citoyennes canadiennes, d'après les sondages, voulaient être protégé(e)s, voulaient que la loi C-51, qu'aucun des répondants n'avait lue, soit *coûte que coûte* adoptée par le parlement canadien. En attendant

qu'on m'arrête – *l'amour n'a pas d'âge* –, j'écoutais une jeune femme de vingt et un ans me raconter qu'elle avait peur de tout. Qu'elle cherchait à devenir invisible. Invisible? Oui, insistait-elle, invisible : morte. Est-ce que je devais « opérer un signalement à une instance idoine »? Étions-nous filmées? Étions-nous sous la muette vigilance des caméras? Mais elle ajoutait : « D'une mort qui ne serait pas définitive. » Ouf, je pouvais continuer à attendre en lisant les journaux. Plusieurs gros plans de Pierre Karl Péladeau dans les journaux. Sorte de fouilles à nu multipliées du visage, inquisition des rides, des traits, du regard. Mais, me disais-je en attendant d'être emmenée en déradicalisation, ceux et celles qui veulent cet homme d'un désir, désésexualisé ou non, ont déjà leur réponse. Ils et elles la connaissent depuis longtemps. Allez, ils et elles sont toutes dans le bonheur épanoui de Julie Snyder, dans son rayonnement, dans son énergie. Julie aime cet homme. Donc cet homme éprouve des émotions, éprouve des convictions. Denise Filiatrault, celle à qui on ne la fait plus, me disais-je en attente de mon arrestation, serait d'accord avec moi, le visage qui parle pour PKP depuis des lustres, c'est celui de Julie. Et j'attendais toujours qu'on m'ait repérée comme radicalisée à déradicaliser. Heureusement, dans cette attente, voilà que je m'étais fait des amis et que j'étais devenue une fan finie d'un documentaire, deux événements.

Les amis, je les ai trouvés à Radio-Canada. À l'heure de l'apéro, ils se réunissent sous le nom de *La soirée est encore jeune*. Je me suis réunie alors avec eux dans l'attente de notre commune arrestation. Malheureusement, les prisons ne sont pas encore mixtes ni *genders*. J'aimerais bien partager une ou deux cellules avec eux, surtout pour aborder l'affaire du VIH cubain en tant que manœuvre d'Américains conservateurs opposés à l'assouplissement des relations USA-Cuba, comme nous l'a démontré ce chercheur de McGill lorsqu'il a expliqué qu'il y avait un virus chinois d'une virulence supérieure au cubain (400 000 Chinois infectés), découvert il y a quatre ans, dont la presse n'a jamais voulu entendre parler parce que l'information n'arrivait pas à traverser la paroi de la cellule médiatique pour l'infecter de cette information, mais que le virus cubain, grâce à un conservateur obstiné à mettre un virus dans les roues de la réconciliation USA-Cuba, était parvenu à vaincre la résistance de la cellule saine pour infecter les médias. Que de cellules! Sans parler des dormantes. On préfère l'expression « loup solitaire ». On l'a adoptée. J'en connais plein, de loups solitaires, entre autres, un loup solitaire à toupet beige qui bat la campagne électorale.

Toujours en attente de déradicalisation et d'une communauté d'au moins deux cure-dents, je suis devenue groupie, autrement dit fanatique. On a beau vouloir ne pas trahir les siens, on finit par céder sous la pression d'une conscience désuète dont on connaît enfin le site céphalique gauche, sinon le droit. On a beau vouloir ne pas trahir les siens, on veut en avoir, des siens, et il y a des groupes, des groupements et regroupements séduisants, il y a des membres de groupes, de groupements et regroupements et de trusts qui vous font signe, qui vous enduisent de pensées positivement

profondes, il y a des agglomérats et des conglomerats et des congrégations et même des académies de membres et des membres d'académie. J'ai cédé. Je suis devenue une groupie de l'équipe du documentaire *Citizenfour* de la cinéaste Laura Poitras. « Non pas parce que c'est moi, mais parce que je suis là », a dit ou n'a pas dit Edward Snowden. A dit ou n'a pas dit le journaliste du *Guardian*, Glenn Greenwald. Aujourd'hui, je demande : « Regarde bien Edward Snowden dans *Citizenfour* de Laura Poitras. Est-ce qu'il joue du genou sous la table? — Non. — Est-ce que tu pourrais remplir son verre sans qu'il s'en aperçoive? — Non. — Est-ce que



Les cols bleus ont coupé le frêne condamné. On a regardé l'opération tous les deux, captivés. Pareils, plus d'âge.

la caméra de Laura Poitras l'infantilise, le minorise un seul quart de seconde? — Non. — Il a trente ans. — Oui. — Il est majeur? — Oui. »

En attendant, je me suis laissée aller à rêver et la question du consentement mutuel signé est revenue me hanter. Si je me laisse bander les yeux dans un rêve, va-t-on me demander des comptes à mon réveil? Est-ce qu'on consent à ses rêves? Devra-t-on signer un contrat avec l'auteur-e de ses rêves? À ce moment-là, une question totalement importune a atterri sous mes doigts : « Si on m'insonorise en sonorisant l'espace public, est-ce que je peux me faire entendre? » **L**

Suzanne Jacob est écrivaine.